

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 17

Artikel: La Souris : fable inédite
Autor: Raymond
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178831>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'article que nous avons lu dans le *Conteur* du samedi 17 mars, concernant les erreurs historiques et géographiques commises si fréquemment et avec tant d'assurance par nos aimables voisins, nous remet en mémoire une conversation plaisante qu'un Vaudois eût à Paris à l'époque de l'exposition de 1855. Il se trouvait dans un salon, où on l'interrogeait avec curiosité sur les mœurs et usages des Suisses, en s'extasiant de ce qu'ils pouvaient vivre sans ressource aucune en fait de luxe, de toilettes, etc., et surtout sans autres moyens de communications d'un endroit à l'autre que des sentiers escarpés bons tout au plus pour des chèvres! C'est en vain que notre compatriote assura qu'on se trompait entièrement dans ces diverses appréciations et qu'il voulut persuader ses interlocuteurs que son pays possédait un grand nombre de routes dont plusieurs de première classe; que l'industrie y était florissante et le luxe seulement trop développé; rien ne put convaincre les incrédules. Il dit habiter une ville fort petite où l'on pouvait néanmoins, chaque jour, profiter du passage de plusieurs diligences; il ajouta comme argument irréfutable que, dans peu, cette localité se trouverait voisine d'un chemin de fer alors en construction. Il ne persuada personne. Une jeune et charmante femme s'obstinait surtout à croire les Suisses uniquement occupés à la fabrication du fromage et voyageant la plus grande partie de l'année sur des patins, par suite du froid glacial dont ils sont censés jouir. En entendant notre Vaudois parler de chemin de fer, elle s'écria gentiment: allons, taisez-vous donc, farceur!

Pour notre part, nous entendîmes un jour une Française parler de Zurich, situé au bord du lac de Constance, et quand nous voulûmes poliment rectifier son erreur, elle consentit à accorder que peut-être le dit lac prenait le nom de Zurich dans la partie voisine de cette ville!

Comment pourrait-on être surpris de cette ignorance des Français en ce qui nous concerne, quand on la voit s'étendre pareillement sur ce qui regarde leur propre pays. Un Monsieur nous racontait avoir habité la Rochelle jusqu'à l'âge de 18 ans, et, à une question que nous lui adressâmes sur les marées de l'Océan, il répondit gravement ne pouvoir nous satisfaire, sa ville natale étant un port de la Méditerranée! Eh! bien, nous autres iourdauds, nous avons moins de vernis, moins de brillant, il est vrai, mais pourtant connaissons-nous quelques petites choses bonnes à placer au besoin dans la conversation; toutefois n'en tirons pas vanité; bornons-nous à être reconnaissants d'habiter un pays où les plus humbles peuvent apprendre au bord de quelle *gouille* leur chaumiére est située.

S.

La Souris.

(Fable inédite, par M. le ministre Reymond.)

Pour tout ce qui se meurt sur cette pauvre terre,
Des tourments, des ennuis, partout quelque adversaire:
Les souris ont les leurs; contre la dent du chat

Nul ne garde leur vie;
Le poison déguisé sous un perfide appât
A la mort les convie.
A défaut du poison, un petit bois carré,
Dans son flanc leur présente
Une suite de trous dont le fond est poudré
D'une farine appétissante.
Mais deux fils importuns tendus dans chaque trou
Leur ferment le passage
Quelqu'une, pour l'ouvrir, se met-elle à l'ouvrage,
Voilà qu'un ressort part et lui serre le cou.
Trois buchettes, ailleurs, forment le chiffre quatre;
Sur leur faible soutien un plan vient s'incliner:
Dessous, qu'une imprudente ait cru voir son dîner,
La planche, sur sa tête, aussitôt vient s'abattre.
Connaissant ces engins et vingt autres encor,
Des leçons de sa mère unissant le trésor
A son expérience,
Une souris trottait, promenant sa prudence
A l'entour de son trou, pour jouir du grand air;
Tout à coup, elle avise une espèce de cage
Dont trois côtés à jour sont faits en fil de fer.
Au bout, porte levée offrant libre passage
Et du lard au dedans tout prêt pour un repas.
Oui da ! Nous connaissons ce meuble et son usage:
Quand nous y porterons nos pas
Les souris mangeront les chats,
Faiblesse, ignorance ou sottise
Peuvent sur d'autres donner prise...
En chemin, cependant, une secrète lutte
La ramène hésitante au bout d'une minute,
Et dirige ses yeux vers le morceau de lard.
On peut se procurer le plaisir du regard
Sans qu'il en coûte rien. Puis vers la souricière
Elle fait deux pas en avant;
Puis elle en fait deux en arrière,
Si bien que notre aventurière
Se retrouve tout près de l'appât décevant.
Ce lard me semble frais, dit-elle fascinée;
On ne l'a pas noirci dans une cheminée;
Sans inconvénient aucun,
Je puis, mais rien de plus, en flairer le parfum.
Elle allonge le nez, sur ses pattes se dresse,
Elle touche l'amorce, oh ! douleur, oh ! détresse,
Malheur non moins affreux pour être plus commun:
La porte se décroche et derrière elle tombe.
Qui cherche le danger, dans le danger succombe.

Lo Dàvi aô syndico que reluquavé tant la Marienne à Pierro Tzambettaz, s'innoya gros quand le fut via, et l'avaï onn' invia dé la metzance dé parti asse bin dein l'éstrandzi po la retrova. On dzo ie dese à son père: Père; l'ovradzo dé la campagne ne mé convint pas, ne vu pas restâ perchaôtré; ie vu parti dein l'éstrandzi, io l'est qu'on gagné bounadra d'ardzein sin s'é breganda dé travailli. Son père sé maufiave bin porquié son Dàvi voliavé parti, et dese à sa fenne: Noutron Dàvi vaô s'in n'alla, ne l'aï faut pas grava, ca ie fraîmo que ne resté pas houit dzors défrou de la maïson. Lo syndico